

La Voie lactée, le plus vaste objet céleste visible de la Terre, est une galaxie composée de milliards d'étoiles qui brillent ensemble en une longue traînée laiteuse et sinueuse. La galaxie Andromède se situe actuellement à 2,5 millions d'années-lumière du halo de la Voie lactée, une année-lumière correspondant à 9 460 milliards de km. Elle fonce droit sur notre galaxie à la vitesse de 400 000 km par heure, soit 9,6 millions de km par jour et 3,5 milliards de km par an.

Les deux galaxies devraient se rencontrer dans environ 4 milliards d'années.

Il y a cependant très peu de risques que les étoiles des deux galaxies se percutent. L'espace entre les étoiles de la Voie lactée est si grand, elles sont si esseulées, si éloignées les unes des autres, que seule leur disposition pourrait être affectée.

Il existe dans l'immensité galactique des centaines de milliards d'autres galaxies plus lointaines, peut-être un nombre infini, dispersées sur des milliards d'années-lumière.

I

JE DÉTESTE les talons hauts, leur vacarme lorsqu'ils martèlent les trottoirs. Ma démarche est légère et silencieuse. J'aime m'approcher des gens doucement, à la manière des chats.

J'ai toujours été comme ça. Un jour de distraction, il y a bien longtemps, je m'étais offert des bottes de cuir fauve. Des talons affûtés comme des lames. Je me souviens, je m'étais retournée sans cesse vers mon ombre tapageuse, presque en panique. J'avais fini le trajet sur la pointe des pieds. Tel un oiseau qui s'envole.

La moitié du temps, on ne sait pas ce que je pense. Personne hormis ma mère, et encore, pour apercevoir les tumultes de mes peines ou l'effervescence de mes joies. Un visage lisse et serein d'Asiatique. Un sourire s'y fraie parfois un chemin, à peine dessiné, un peu mystérieux.

Ma mère croit que je fais peur aux gens. Qu'ils ne savent jamais ce que je pense parce que je reste enfermée en moi-même, au point extrême de ma spirale. Je lui réponds que la valeur de certaines personnes tient plus à ce qu'elles cachent qu'à ce qu'elles montrent; alors elle me regarde bizarrement sans rien dire.

L'agitation, les manifestations bruyantes d'affection

et même une certaine exubérance peuvent sembler normales chez les autres. Chez moi, elles m'apparaissent étranges, incongrues, ridicules.

On n'entend pas beaucoup le son de ma voix. Je voudrais m'y forcer que je ne parviendrais guère à jacasser comme certaines de mes collègues, à tort et à travers et sans s'écouter.

Oui, je suis tranquille et discrète, je suis la discrétion faite femme. Je m'applique à me faire la plus transparente possible, jusqu'à me fondre dans la lumière, de sorte que je ne fais d'ombre à personne. Ah oui, encore une chose, je m'appelle Camille.

Debout sur le balcon en robe de nuit, je bois ma tasse de café à petites gorgées. Un chat gris glisse entre mes pieds nus, des allers-retours soyeux. C'est un animal très calme qui ne miaule jamais, même son ronronnement on l'entend à peine. Je me lève tôt, dès que l'aube se met à blanchir. Mes nuits sont courtes ; depuis la mort de mon mari, je suis insomniaque. Il faut dire que le logement est mal insonorisé. Je fais moins de bruit qu'une petite souris, mais c'est loin d'être le cas des autres. Mon voisin préféré, c'est le silence. C'est fou, le tapage que les gens peuvent faire, même quand le noir est tombé, même s'ils n'ont plus rien à faire d'autre que dormir. Les cloisons sont si minces que je passe une partie de mes nuits à écouter les rêves des autres. Je sombre de lassitude une heure ou deux et me réveille pour de bon dès que la nuit lâche prise et que la lumière commence à prendre le ciel.

Il est 6 heures, le soleil entame son ascension derrière la rangée des hauts arbres. On dirait qu'il transpire. Il disperse autour de lui une nuée de flocons roses orangés. Il fera beau une fois de plus.

La brise matinale me fait frissonner. J'aime sentir le vent effleurer ma peau, la légèreté du souffle qui caresse mes jambes et mes bras nus. Des frôlements de mains imaginaires...

Je peux demeurer ainsi pendant un temps infini, parfaitement immobile, enroulée sur moi-même dans l'intimité de ma nuit, dans un état de présence-absence. C'est à cette heure-ci que je jouis le plus intensément de ma vie intérieure. Un instant à la pointe du jour que je renouvelle chaque matin. Une joie un peu irréelle, qui s'évapore telle une fumée et laisse un goût de vide ; il manque quelqu'un avec qui la partager.

Quelques mètres plus bas, le vent court d'arbre en arbre dans les feuillages. Des arbres en ébullition. Montent de cette petite marée des criaillements effrénés : tels ceux de naufragés qui aperçoivent la barque de sauvetage, des oiseaux invisibles piaillent comme s'ils avaient craint ne pas voir l'aube se lever. En pensée, je dégringole de branche en branche, je m'enfonce dans le vert dense et sonore, il m'absorbe, je deviens oiseau, un oiseau parmi des centaines d'oiseaux semblables, un oiseau noyé dans la mêlée.

Je me demande s'ils ont déjà mangé. Je serai vite fixée.

En effet, un rugissement, un deuxième, encore deux ou trois autres. Un concert de rugissements déchire

le petit matin. Lugubres. C'est bien connu, les lions deviennent dangereux lorsqu'ils sont affamés, surtout depuis la naissance de quatre petits, des peluches beige voraces aux pattes énormes. Quelque part du côté du plan d'eau, que je ne distingue pas d'ici, un éléphant barrit, un autre, peut-être sa femelle, lui répond.

Soudain, les cris cessent, un silence brutal comme une détonation. Les fauves doivent être en train de déchiqueter leur repas. Les éléphants se sont sûrement rejoints.

Le soleil est passé du rouge au jaune en un rien de temps et le vent est devenu tiède, sa caresse plus insistante. Des petits nuages ne demeurent que des lambeaux mauves étirés. Le chant des oiseaux a aussi baissé d'un cran; confiants dans le nouveau jour levé, ils traversent la lumière à toute vitesse dans une insouciance étourdie.

Voici un camion qui dévale la route à toute allure, je sens trembler dans mes doigts le bastingage métallique, des battements sourds dans ma poitrine. Une grosse moto, à présent. D'ici, de mon balcon haut perché, on entend venir les bruits de très loin. Ils font vibrer l'air et mettent longtemps à s'éteindre, surtout à cette heure matinale. Des vrombissements qui n'en finissent pas et m'empêchent de penser. Je vais devoir regagner l'intérieur enténébré sans avoir revu les girafes. C'est dommage, j'aime tant la façon dont elles font tanguer leur long cou en marchant.

J'habite en lisière d'un zoo. Je vis pratiquement *dans*

le zoo, plus exactement, en saillie au-dessus de la fosse aux hippos. Je connais les occupants de chaque cage et volière ainsi que les moments de distribution des repas de tout ce petit monde enclos. La vie du jardin zoologique rythme la mienne, au gré des saisons et des heures d'ouverture du parc. En hiver, les allées et venues sont rares, les bruits aussi qui percent les parois glacées de l'air et me parviennent, nets et cassants. Tout est attente et repos, fonctionne au ralenti. Les animaux des savanes restent terrés au fond de leur abri, les visiteurs aussi. Dès le début du printemps et durant près de huit mois, ça s'agite, c'est un peu la foire. On voit des grappes de gens se pencher vers les ours affalés au soleil, faire la queue devant le vivarium, se bousculer pour apercevoir les koalas ou jeter des cacahuètes dans la trompe des pachydermes. Je suppose que les animaux se sentent un peu moins isolés, s'ennuient un peu moins, à cette saison-là. Je l'espère de tout mon cœur.

Je ne peux songer sans tristesse à toutes ces bêtes emprisonnées pour le restant de leurs jours. Les animaux sauvages enfermés, quelle aberration, ils ne donnent à voir que la domination de l'homme sur les êtres vivants. J'y pense surtout la nuit, lorsque les milliers d'étoiles forment un voile scintillant tendu au-dessus de la mosaïque des enclos, que la clarté douteuse de la lune crée un peu partout des ombres presque vivantes, lorsqu'un cri isolé ne donne à entendre qu'une idée de distance. Le moment où les vrais animaux sauvages commencent leur vie de liberté, de la liberté à ras bord.

Il m'arrive de rêver que j'ouvre toutes grandes les cages, l'une après l'autre, un instant respiré.

C'est Bruno, mon mari, qui avait déniché cet appartement perdu au milieu d'autres tous semblables. Bruno aussi était taiseux, peu expansif. Nous étions un peu des solitudes qui se côtoyaient, se mélangeaient souvent et se diluaient sans se dissoudre, dans une solitude à deux. Nous refusions la plupart des invitations et ne recevions personne chez nous. Celui qui, le soir, rentrait en dernier au logis verrouillait la porte, y enfermant notre intimité à double tour. Un coup de sonnette inattendu était toujours une mauvaise surprise et c'est à peine si le téléphone n'était pas regardé tel un intrus quand il venait fissurer notre tête à tête.

Rien n'a changé aujourd'hui, depuis qu'il m'a quittée.

Bruno est décédé d'une crise cardiaque en pleine rue peu de temps après notre installation, il y a près de trois ans. Comme nous n'avions pas eu d'enfant, il ne laissa derrière lui que son absence et aussi un grand vide, un trou financier abyssal. Lorsque nous nous étions rencontrés sur les bancs de la première candidature vétérinaire, j'avais aussitôt abandonné des études que d'ailleurs je n'étais pas sûre de mener à bien. Cela ne m'avait pas empêchée (ce fut même le contraire) d'assister mon mari durant près de vingt ans dans toutes ses tâches administratives et aussi lors de ses consultations, ce que j'adorais.

Il va sans dire que je ne travaillais qu'en coulisse et sans autre rémunération que la reconnaissance

de Bruno et celles, infinies, de nos petits patients. Si j'ajoute que mon mari était atteint de collectionnisme aiguë, des timbres, fragments de manuscrits et toutes sortes d'autres vieilleries dispendieuses qui, en définitive, se révélèrent sans aucune valeur, on comprendra le triste état où je me retrouvai à quarante-deux ans, seule et sans autre aptitude que celle de tenir bien sages entre mes mains des petits chats rétifs.

Lorsqu'on est au fond du trou, il est difficile d'en sortir si l'on n'a pas de véritable raison de le faire. Je n'avais aucune idée d'un futur quelconque. J'aurais pu continuer à patauger dans les sables mouvants de ma déprime, cela n'aurait guère fait de différence pour le restant du monde. Pourtant, un battement de vie un peu plus vif vint un matin me cueillir au creux de la vague, sur laquelle je décidai de surfer. De toute façon, avais-je d'autres choix ?

C'est ainsi qu'après une formation accélérée j'obtins un diplôme d'assistante vétérinaire et fus engagée par une clinique de la région. C'est un travail que j'aime et qui me convient. La clinique compte en tout cinq vétérinaires et le même nombre d'assistants, trois femmes et deux hommes. Il faut encore ajouter les deux secrétaires employées à mi-temps. Ça fait beaucoup de monde qui se partage un espace relativement réduit. En réalité, à part les maîtres qu'il faut accueillir et raser, je n'ai de vrai contact qu'avec les animaux. J'assiste principalement Adèle qui heureusement n'est pas bavarde. Les autres, en certaines occasions, prennent un pot ensemble ou organisent une petite fête. Jusqu'ici,

tantôt mon imagination tantôt une étourderie adroite m'ont permis d'y échapper. Malgré mes refus, on m'invite toujours, pour le principe ; un beau jour on finira par m'oublier.

Ma mère estime que je reste trop souvent seule, que je ne rencontre pas assez de gens. Je trouve qu'on en croise dix fois trop en une journée ! Bruyants, fatigants, envahissants. Cherchant toujours à se mêler des affaires des autres.

C'est vrai que les soirs d'hiver, lorsque les nuits s'étirent plus que les jours, le chat gris et le lapin nain ne font pas toujours le poids. Mais au moins, je sais toujours à quoi m'en tenir avec eux.

Avec les humains, c'est autre chose. Je ne leur fais plus confiance.

Cela n'a pas toujours été le cas. Pas à ce point-là. Je vis si repliée sur moi-même, et depuis si longtemps, que j'ai presque oublié la jeune fille que j'étais. Timide et du genre gentille, je faisais partie d'un groupe d'amies excitées et curieuses. À leur contact je me suis mise à attendre avec la même joie n'importe quoi qui surviendrait. Une vie trépidante, vide et sans but. Des instants de vie qui se succédaient sans s'accumuler. Ils passaient, il n'en restait quasi rien, chacun en faisait désirer un autre qui se faisait dévorer à son tour.

Parfois les choses changent sans qu'on l'ait voulu, tout passe ou tout s'use, je ne sais pas. Il suffit d'un grain de sable pour enrayer le mouvement et faire tourner la roue dans l'autre sens.